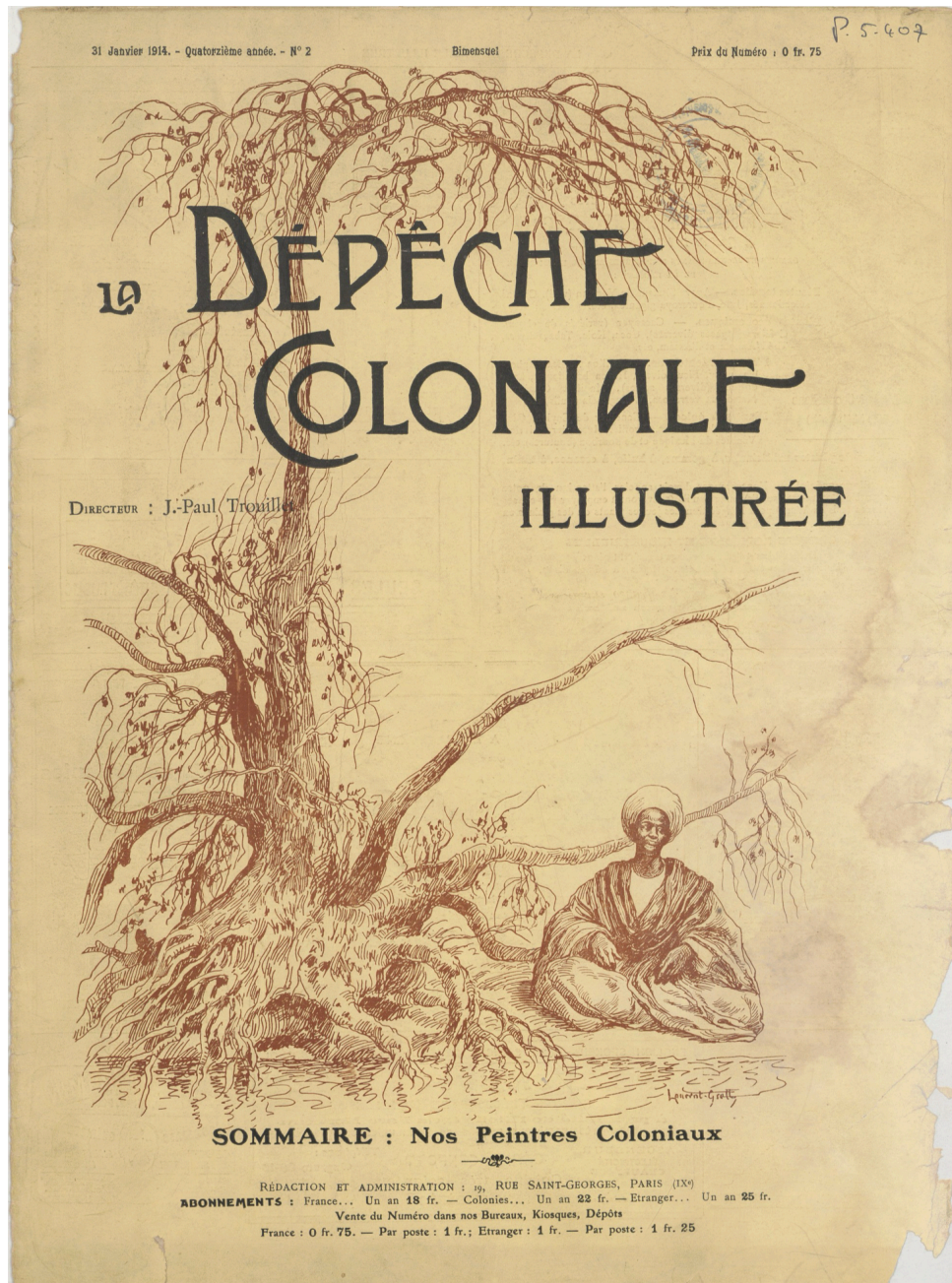
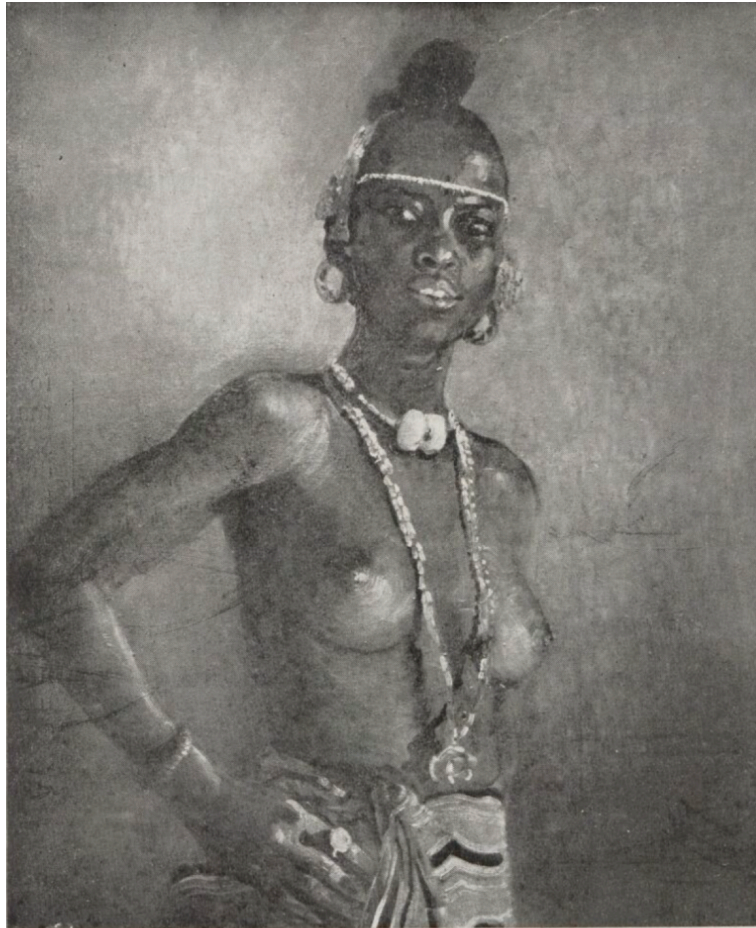


Publié le 18 août 2025.
www.entreprises-coloniales.fr

LAURENT-GSELL, Tombouctou : dessins, tableaux, récit (1913)



Nos Peintres Coloniaux
(*La Dépêche coloniale illustrée*, 31 janvier 1914, 3-22)



La belle Baba de Tombouctou

LAURENT-GSELL est un vivant exemple de l'influence que peuvent exercer les circonstances de la vie d'un artiste sur l'orientation de son talent, à condition toutefois que ce talent soit supérieur aux circonstances, ce qui est son cas.

Neveu de Pasteur, il passa une partie de sa prime jeunesse dans la société du grand bactériologiste, de ses collaborateurs, de ses collègues, et les productions par lesquelles s'affirmèrent tout d'abord ses puissantes qualités de peintre furent des portraits de savants et des intérieurs de laboratoires. L'un de ses premiers tableaux, *la Vaccination de la rage*, représente Pasteur dans son laboratoire de la rue d'Ulm ; acquise par l'État, cette toile contribua à rendre célèbre son auteur et à lui faire prendre une place enviée parmi les plus jeunes membres de la Société nationale des Beaux-Arts.

Cependant, son amour de la couleur se révélait déjà dans ces portraits et ces scènes d'intérieur et, le hasard ayant conduit le peintre sur les rives de la Méditerranée, sa vocation artistique ne put résister à la chaude ambiance de ces pays de luminosité intense : à Menton, au Cap-Martin, à San-Remo, tout en prenant des bains de soleil, il rendit sur ses toiles, avec une vérité et une tonalité que l'on n'a pas oubliées, les effets des rayons solaires sur les champs de fleurs, les plantations d'orangers, les ravins au lit pierreux, les costumes chatoyants et pittoresques des paysannes du golfe de Gênes. C'est là qu'il peignit en particulier *la Récolte des citrons à Menton*, les *Lavandières de*

Borigo, le Festin de Grimaldi et d'autres tableaux d'égale valeur, dont plusieurs se trouvent actuellement dans des musées de l'État. Mais ce soleil méditerranéen ne lui suffisait plus. Il était hanté par la vision de pays plus chauds encore, de contrées où la royauté de l'astre divin s'étale dans une splendeur plus absolue.

La [Société coloniale des artistes français](#) lui ayant décerné, en 1912, le prix de l'Afrique Occidentale française, Laurent-Gsell, peintre du département de la marine, devint peintre colonial et, négligeant l'Afrique du Nord devenue banale, il alla au Soudan chercher des motifs d'inspiration plus neufs.

Et c'est ainsi que, durant six mois, il promena sa palette et ses pinceaux du Sénégal et de la Guinée au Niger. Le grand fleuve soudanais l'attirait, comme il attire tous les vrais artistes, peintres ou littérateurs. Tombouctou, la grande cité blonde que Paul Adam a décrite avec tant de vérité et tant d'amour, ne pouvait manquer de séduire Laurent-Gsell. Il en a rapporté ses plus belles toiles, celles où s'affirme avec le plus de puissance son beau talent de peintre et de coloriste ; il en a rapporté aussi des impressions et des souvenirs avec lesquels il continue de vivre et dont il nous fait part aujourd'hui. Tombouctou racontée et illustrée par le premier de ses peintres, n'est-ce pas là un rare et délicieux régal pour les Soudanais qui ont vu et se souviennent, comme pour ceux qui voudraient aller là-bas et qui ne le peuvent pas ?

M. DELAFOSSE.

Jusqu'au 15 février prochain, l'Exposition de M. Laurent-Gsell, est visible dans le hall de la *Dépêche coloniale*.



La bonne nourrice (Sénégal)



À Bakel (Sénégal)



Une élégante (Sénégal)



Le méchant bébé (Sénégal)

TOMBOUCTOU



Bouchers à Tombouctou



Idylle au Soudan

TOMBOUCTOU est au milieu des sables, aux confins du désert. On y arrive par Kabara, qui est situé sur le Niger, à une distance de 7 kilomètres.

Le Mage ¹ — vapeur régulier qui assure le service entre Koulikoro et Kabara — y parvient par un chenal creusé dans le sable qui va du lit du Niger proprement dit, jusqu'aux premières habitations du village.

Lorsque nous débarquons, une foule chamarrée nous accueille ; il y a là, le colonel, qui commande le cercle de Tombouctou, et son état-major, composé d'officiers de tirailleurs soudanais et de spahis ; il y a aussi les administrateurs et les employés civils des bureaux de la résidence, enfin, les interprètes en costumes somptueux. Tout ce monde est accouru pour recevoir ceux qui reviennent de France, une fois leur congé expiré.

On se hâte de demander des nouvelles du pays, et l'on fait fête aux arrivants. Chacun choisit son hôte, car à Tombouctou, il n'y a ni hôtel, ni restaurant. C'est, du reste, une tradition, dans cette ville hospitalière, de ne jamais laisser un nouveau venu s'approvisionner au marché pour sa nourriture. Il est toujours invité à déjeuner et à dîner chez l'un ou chez l'autre, jusqu'à ce que son installation soit devenue définitive.

Le colonel, avec une parfaite urbanité, veut bien se charger de moi ; après que nos bagages ont été chargés sur de petits ânes, réquisitionnés pour la circonstance, nous montons tous à cheval et, en longue caravane, nous prenons le chemin de la grande ville.

Elle n'est pas belle la route ! Du sable partout !

Les boys et les indigènes qui vont à pied s'y enfoncent jusqu'aux genoux.

À droite et à gauche, de petits arbres rabougris, des bosquets de palmiers nains, qui servent de repaires au lion, car les lions sont encore assez nombreux dans les environs de Tombouctou.

Le chemin est uni, sans aucun horizon ; de distance en distance, des poteaux télégraphiques distraient la vue de cette plaine monotone.

On va. au pas ou au petit trot, car beaucoup d'entre nous sont des cavaliers novices.

Tout au long de cette interminable route, blanche de soleil, où chacun va, sans se presser, nous apercevons de-ci, de-là, des voyageurs épuisés de fatigue, accablés par le soleil de plomb, couchés dans le sable brûlant et faisant une halte forcée pour pouvoir arriver, non sans peine, au terme du voyage.

Tout à coup, nous sommes arrêtés par une forme blanche, qui gît sous un palmier ; le malheureux étendu porte les galons de sergent de l'infanterie ; un grand nègre est près de lui qui essaye, mais en vain, de le rappeler à la vie.

— Eh bien ! que se passe-t-il donc ? dit le colonel qui saute vivement de son cheval.

— Y a pas bon ! répond le nègre.

Je reconnais un de mes compagnons du « Bani » et du « Mage ». Pendant trois semaines, nous avons fait route ensemble ; c'était un garçon joyeux, plein d'entrain, faisant d'interminables parties de caries ; le soleil l'a terrassé et en tombant, son casque s'est détaché et a roulé à quelques pas de lui.

Le casque est replacé sur sa tête, et le grand nègre reçoit l'ordre de l'y maintenir de force.

Quelques moments après, un brancard, qu'on était allé chercher à l'hôpital, arrive, attaché sur deux ânes ; on y installe le malade sous la conduite d'un nègre. Plus loin, un triste souvenir ; nous sommes devant la tombe du lieutenant Bonnier, assassiné avec ses compagnons à quelques mètres de la route.

Les surprises se succèdent ; après un nouveau quart d'heure de marche, nous sommes surpris par un spectacle peu ordinaire ; devant nous, s'élève un grand arbre,

¹ Le Mage, marin français (1837-1869). Il reconnut une partie du Sénégal et du Soudan.

sur lequel des morceaux d'étoffe, de toutes couleurs. remplacent les feuilles : cet arbre extraordinaire a nom « l'arbre aux chiffons » et son histoire évoque une triste légende :

À cet endroit fut trouvé, le corps d'une jeune fille, attaquée par les fauves qui la mirent en pièces, et l'on ne retrouva de cette jeune victime, que quelques lambeaux de sa robe, qui furent accrochés à l'arbre sous lequel les bêtes cruelles l'avaient emportée pour la dévorer.

La légende veut qu'en son souvenir, chaque passant déchire un morceau de son vêtement, et l'accroche aux branches de l'arbre.

Nous apercevons, enfin, une multitude de maisons à terrasse, des pointes de mosquée, qui montent, dans le ciel clair ; de grandes constructions européennes, sur lesquelles flotte le drapeau tricolore. C'est Tombouctou !

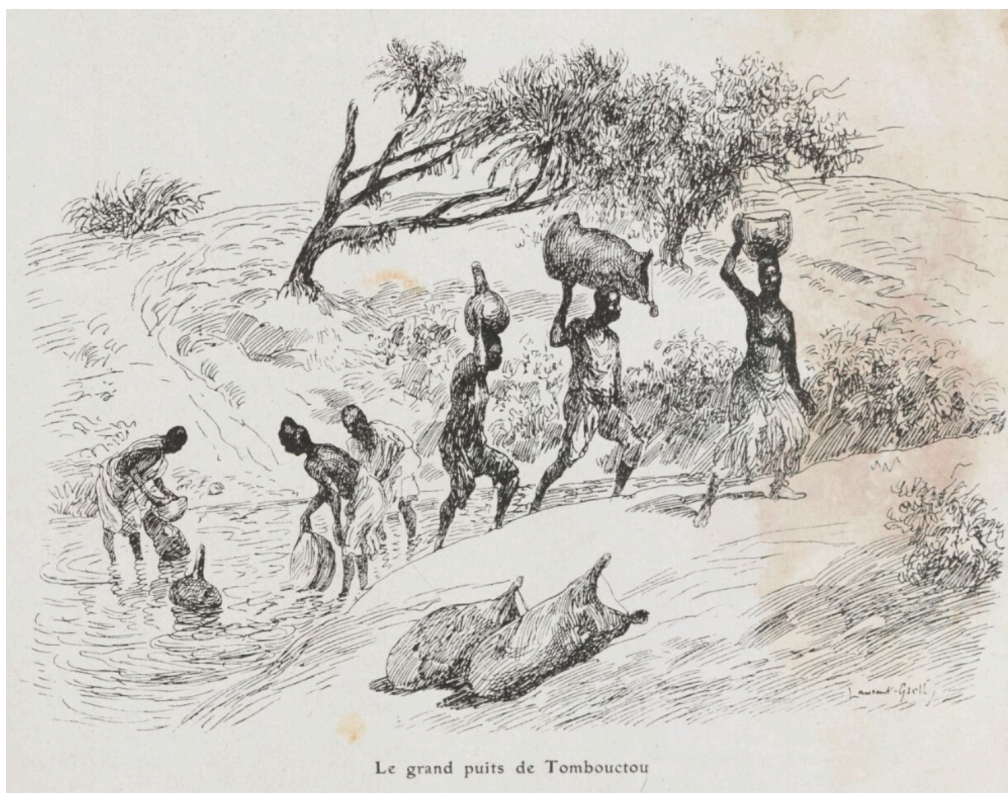
Superbe sous le soleil rayonnant.

Voici la poste ; plus loin deux forts, vastes constructions entourées de hautes murailles ; puis la résidence du commandant du cercle, enfin quelques maisons de commerçants.

À mesure qu'on se rapproche, l'illusion cesse, les bâtiments s'estompent, toutes les couleurs s'évanouissent ; un voile uniforme de sable fin a recouvert toute chose ; car la ville entière est construite en terre mouillée et séchée au soleil ; c'est ce qu'on appelle « du banco ».

Le banco est solide tant qu'il ne pleut pas, mais à la moindre tornade, cette terre fond et coule de toutes parts ; les angles des maisons devenues une boue liquide, s'effondrent dans la rue, mais la tourmente passée, ces maisons sont vite réparées au moyen d'emplâtres de terre mouillée.

Nous voici arrivés devant la résidence du colonel : il est 11 h. 30 du matin, il fait 40 degrés de chaleur ! Maigre cette température effroyable, le colonel qui est infatigable, me fait mettre pied à terre, et sans me laisser le temps d'essuyer mes bottes, me promène à travers la ville. Nous traversons des ruelles en zigzag, de la largeur d'un mètre ou deux : nous longeons de petites habitations composées d'un rez-de-chaussée et d'un étage, et surmontées d'un toit formant terrasse, c'est ce qu'on appelle en Afrique occidentale, les *argamasses*. Ni portes ni fenêtres, des ouvertures grossièrement quadrangulaires en tiennent lieu : nos regards indiscrets plongent facilement à l'intérieur : on y cherche en vain la moindre décoration, la plus petite teinte qui pourrait éclaircir ces murs uniformément grisâtres.



Le grand puits de Tombouctou

Dans un coin pourtant, d'énormes « canaries » jettent une note assez vive. On appelle ainsi de grandes jarres contenant la provision d'eau pour la journée. Tous les matins, des porteurs d'eau s'acheminent vers des puits, situés dans le désert, à l'entrée de la ville, remplissent d'eau de grandes outres en peau de bouc, et les rapportent à la ville pour en faire la distribution dans chaque maison.

Pas de mobilier, pas de nattes ni de carpettes ; le sable fin du désert fait office de tout cela. Les habitants de la maison y couchent pêle-mêle. Cependant, la propreté est suffisante, on enlève tous les jours le sable de la veille, et on le remplace par du sable frais, qu'on va chercher au loin, au désert.

Un vieillard sort d'une de ces maisons, se jette dans les bras du colonel, et lui fait en arabe de grands compliments et mille démonstrations d'amitié.

— C'est le chef de la ville, me dit le colonel, il affecte de nous être très attaché.

Cependant, on a reconnu le colonel, on l'entoure, et chacun s'empresse de lui présenter ses salutations.

Ces hommages varient suivant les races : les uns font notre salut militaire, les marchands marocains se prosternent ; les Maures élèvent la main droite à la hauteur du front et la portent en avant, les Touaregs esquissent un geste de bénédiction.

Et puis, ce sont des enfants, des centaines d'enfants, tous nus, qui grouillent autour de nous, attirés par la distribution de pièces blanches.



Une dame de Tombouctou

Voici la grande mosquée, autre tas de boue, surmontée d'une pyramide également en boue, que termine un énorme œuf d'autruche.

Les traverses de bois qui soutiennent cette pyramide font saillie à travers le toit en terre, et pointent, de ci, de là, sans aucune régularité.

Cette mosquée est vieille de plus de cinq cents ans, paraît-il. Cette longévité paraît d'autant plus surprenante pour un édifice aussi fragile qu'on le restaure de la même façon que les autres maisons. Chaque tornade en fait tomber une grande partie.

Sur le toit en terrasse, des « canaries », hors d'usage, renversés, s'alignent à la file ; c'est le seul ornement de cette cathédrale musulmane.

Nous entrons dans une maison de forgeron ; le colonel a trouvé sur le marché de Tombouctou, une vieille lame de Tolède, du XVI^e siècle. Quel voyage a fait cette épée espagnole et quelles histoires elle pourrait raconter !...

Conquise par les pirates barbaresques, elle fut vendue, vraisemblablement, sur un marché d'Alger ou de Tunis, à un Touareg, qui l'apporta du désert.

Le forgeron, qu'il conviendrait plutôt d'appeler armurier, s'est chargé de mettre à cette lame une poignée soudanaise. Il a confectionné un fourreau en maroquin, qu'il a incrusté de motifs ciselés en argent. L'argent lui a été fourni par des pièces de cent sous qu'il a frappées, amincies, jusqu'à en faire des plaquettes qu'il a alors gravées tout à son aise. C'est d'ailleurs un charmant travail.

Plus loin, un personnage solennel (un marabout) nous prie d'entrer chez lui. Nous traversons plusieurs pièces absolument nues, pour aboutir dans une autre plus grande, où sont couchés à plat ventre, sur le sable et, sur des nattes, des individus qui se livrent à un mystérieux travail.

En approchant, nous nous rendons compte que ces personnes écrivent où plutôt dessinent des adresses entourées de délicats motifs coloriés.

Avec un pinceau, trempé dans du noir, ils tracent les caractères de cette merveilleuse écriture arabe, qui forme, à elle seule, le plus admirable dessin décoratif.

Parfois, l'encre verte remplace l'encre noire, quand il s'agit de textes sacrés, empruntés au Coran.

Les initiales et les noms propres, sont en rouge, et le tout est encadré à chaque page par des arabesques et des entrelacs semés de fleurs, d'oiseaux, de brebis ou d'antilopes, du plus curieux effet. Cela rappelle les miniatures persanes qui, vraisemblablement, ont servi de modèle. Il faut noter, d'ailleurs, que pour atteindre à un pareil résultat, les moyens dont disposent les écrivains sont absolument primitifs.

J'avise sur le sable une pancarte de couleurs inoffensives, comme en ont nos élèves, les douze couleurs fondamentales qu'on vend dans tous les bazars de France, et c'est pourtant là tous leurs instruments de travail.

— Continuez à travailler silencieusement, braves artistes, sous les yeux bienveillants d'un vieux marabout qui, tranquillement, égrène son chapelet.

Nous approchons du marché, qui est au centre de la ville : grand tumulte, cris de toute espèce, toute bariolée, composée de toutes les races : les bourgeois de Tombouctou vont, à pas comptés, ayant conscience d'être d'importants trafiquants :



Marchand maure (Tombouctou)

D'abord les Maures, nu-tête, avec une énorme tignasse de cheveux crépus ; ils ont le teint pâle, presque blanc ; leurs femmes sont très belles, légèrement voilées d'un ample capuchon de toile bleue marine, sous lequel leurs yeux magnifiques brillent étrangement.

Voici les Touaregs, qui, eux aussi, sont voilés ; un ample manteau les enveloppe entièrement, ne laissant voir que leurs jambes nerveuses. Ils n'ont pas oublié qu'avant notre conquête, ils étaient les maîtres de la ville. C'était alors le beau temps pour eux !... S'ils voyaient à un étalage une riche étoffe qui leur plaisait, ils disaient au marchand : « Cette étoffe me plaît », et ils l'emportaient sans payer ; ils arrachaient les bijoux aux oreilles des femmes, en disant : « C'est pour ma fiancée », et les habitants terrorisés les laissaient faire. Bientôt leurs exactions devinrent si odieuses que chacun s'empressa avec soin de cacher ce qu'il possédait ; il n'y eut plus d'étalage sur le marché ni dans les rues ; les femmes ne portèrent plus de bijoux. Heureusement, nous sommes venus et les habitants du pays nous considèrent comme leurs sauveurs.



Marchand marocain (Tombouctou)

Les tirailleurs soudanais plastronnent dans leur costume kaki ceinturé de rouge ; voici aussi les jolies et gentilles petites moussos Sonrray, à la figure fine et pleine d'une douce expression. Elles vont et viennent, portant un petit éventaire attaché à leurs épaules, à l'instar de nos marchandes de fleurs. Elles vendent des noix de kola, le jour, la nuit, elles se vendent elles-mêmes.

Tombouctou est, en effet, une ville de plaisir ; la galanterie y est strictement réglée et pour ainsi dire enrégimentée. Il y a un capitaine procureur, qui a sous ses ordres des adjudants procureurs, c'est ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes sans vergogne, et tout ce joli monde se charge de procurer à l'étranger, en se servant d'une expression... plus pittoresque encore, tous les plaisirs des sens qu'il peut rêver, car Tombouctou, qui est à la limite sud du désert, voit arriver tous les affamés de jouissance. Qu'ils soient marchands ou détrousseurs de caravanes, ils ne viennent à Tombouctou qu'avec la bourse bien garnie, et c'est la grande ville qui en profite.

Nous passons dans l'allée centrale, bordée de boutiques formées de trois paillassons recouverts d'un toit également en paillason. Ici toutes les marchandises sont disposées sans ordre, et les marchands voisinent, sans s'inquiéter de ce qu'ils vendent. C'est ainsi qu'un marchand d'étoffes étale de belles soieries à côté du boucher, dont les quartiers de viande sanglants égouttent sur les couvertures ou les bogues de son voisin.

Un autre déploie des couvertures en pleine rue, pour tenter l'acheteur, à côté des taras ou lits indigènes en lattes de bambous qu'on peut acquérir pour une pièce de cinquante centimes. Les marchands aisés, assis sur leurs talons, ayant leurs chaussures posées à terre devant eux, vendent de jolies enveloppes de maroquin, destinées à recouvrir des manuscrits coraniques précieusement enluminés. Puis vient le rayon de chaussures ; des babouches ou samaras, en cuir jaune unies ou ornées de plaques de peau de couleurs variées ; des pantoufles de femmes, montées sur des sortes de petits

bancs en bois léger ; des socques de forme identique, mais ne tenant aux pieds, que par une étroite lanière qui laisse passer le gros orteil.

Un homme sort d'une de ces boutiques de chaussures ; il s'avance vers moi en désignant mes souliers de France, en mauvais état : « Si tu veux, je te ferai les mêmes pour demain matin, ce sera 3 francs. » J'accepte, il me déchausse immédiatement en pleine rue, et tout comme un indigène, je retourne chez mon hôte nu-pieds ; le jour suivant, il m'apportait de superbes samaras, d'un jaune éclatant, il a fait de son mieux pour copier le modèle, cependant la forme en reste purement saharienne, les semelles débordent irrégulièrement et les trous dépourvus d'œillères, percés au hasard, laissent passer les lacets ; toutefois, ce cuir souple est très agréable aux pieds.

Il y a foule devant les marchands de farine, vers lesquels les ménagères se précipitent. Il y a quelque temps, l'administrateur a pensé que les cours variés de la farine et l'augmentation rapide de son prix, faisaient le plus grand tort au commerce : il a donc fixé un prix moyen. Il est venu tous les matins contrôler la vente, et il a pu constater chaque fois que son arrêté était fidèlement observé ; bien mieux, il y avait foule devant les magasins de farine. Il s'en est frotté les mains et il a félicité les marchands : « Tu vois que j'avais raison, on se dispute ta farine, tu n'as plus assez de bras pour servir tout le monde. » Mais il n'avait pas plutôt le dos tourné qu'on remettait la farine à un cours beaucoup plus élevé. Voilà pourquoi les ménagères se dépêchaient de profiter de sa présence.



Un crieur public (Tombouctou)

Notre venue au marché, produit le même effet.

Des coups de tam-tam, suivis d'une voix aigre attirent notre attention; c'est le crieur public ; il se tient à un angle du marché, il porte un petit tambour formé d'une calabasse, recouverte d'une peau tendue, il la tient sous son bras gauche ; de la main droite, il frappe la peau d'âne avec une sorte d'archet, bois recourbé tendu par une corde qui relie ses deux extrémités.

Puis il clame les décisions de la municipalité. Il tient lieu de nos affiches, inutiles ici, puisque personne ne sait lire, et remplit son office en agrémentant le texte officiel de plaisanteries poivrées, qui font éclater de rire tout un cercle de badauds, et ne se gêne pas pour ajouter quelques réflexions satiriques à l'adresse des édiles. La joie est vive autour de lui.

Nous allons chez l'administrateur pour faire signer quelques pièces ; la résidence du cercle est juste en face de la maison où j'habite ; je n'ai donc qu'une grande place à traverser. C'est en plein soleil, sans un arbre, avec du sable dans lequel on enfonce jusqu'à mi-jambe. Une troupe nombreuse de nomades du désert, montés sur méharis arrivent en même temps que moi. Ces gens viennent se plaindre qu'on les a trop taxés à la dernière répartition de l'impôt, et ils demandent une réduction, en invoquant les maladies du bétail. la mauvaise saison, l'absence de pluie, etc., etc., toujours les mêmes motifs et qui reviennent régulièrement chaque année. Ils sont reçus et n'obtiennent rien, [mais ils re]partent contents tout de même, car ils ont eu le plaisir de porter plainte ; c'est en effet une grande joie pour eux que de faire une réclamation devant l'autorité. Ce besoin de réclamer va si loin, que nos officiers ont été obligés de punir de

prison leurs tirailleurs soudanais, qui venaient sans motif plausible les déranger, se plaignant les uns des autres, pour des affaires purement particulières et parfaitement puérides.

Je ne trouve pas l'administrateur, mais son planton me fait entrer dans son bureau, et met à ma disposition de l'encre et du papier, pour que je puisse expliquer les motifs de ma visite. Je prends place à la table, je commence à écrire, les pieds posés sur un tapis moelleux. C'est étrange, il me semble que ce tapis remue, je regarde sous la table : oh ! terreur ! le tapis moelleux est un superbe lion qui me regarde en me fixant de ses grands yeux jaunes.

J'en ai assez, j'ai fini d'écrire, je ne fais qu'un bond, hors de la pièce, et je me promets, désormais, de regarder sous les tables, avant de m'y asseoir, pour m'assurer qu'il n'y a pas de lion.

Ce matin le colonel, pour me faire connaître les nomades du désert, a bien voulu m'admettre en tiers à une entrevue qu'il doit avoir avec un chef. Un interprète introduit ce chef dans le bureau : c'est un homme de grande taille, il marche d'un pas solennel : sa suite, nombreuse, composée de personnages aussi graves que lui, reste sur le pas de la porte car l'appartement est trop petit pour les contenir tous. Le chef se tient debout devant le colonel, et il commence un discours, dont l'interprète traduit les phrases à mesure qu'il parle : « Illustre colonel, c'est, pour moi, un jour béni, que celui où je suis admis à contempler ton auguste figure. En arrivant chez toi, il me semble, après une longue course dans les sables sous le soleil brûlant, que j'entre dans une oasis pleine de fraîcheur ; tes douces paroles sont, pour mes oreilles, pareilles au murmure du vent dans les feuilles du bananier » etc., et cela continue pendant quelques minutes. Le colonel ne bronche pas, il répond : « Sois le bienvenu, grand chef : dans l'obscurité de mon bureau, tu es le soleil qui éclaire ; à sa grande clarté tout doit s'éclaircir : sous tes rayons, les brillants guerriers qui t'accompagnent forment comme une branche de bananes, fruit délicieux, que la France, superbe bananier, est fière de porter », etc.

Le colonel avance une chaise, le chef s'assied, puis brusquement le colonel en fait autant, touche l'épaule du nomade : « Causons sérieusement, dit-il, tu n'es qu'une vieille fripouille. qu'est-ce que j'apprends ? Tu as fait assassiner ton frère tout dernièrement, et tu as fait cela lâchement, en envoyant des hommes sous sa tente, la nuit, pour le poignarder pendant son sommeil ; est-ce exact ? »

Le chef redresse la tête, il regarda le colonel, les yeux dans les yeux : « C'est vrai, dit-il, mais chez moi je suis le maître, je fais ce que je veux. » — « Sans doute, tu es le maître, mais tu es aussi notre allié, et penses-tu que nous voulions des amis qui agissent de la sorte ? Si tu avais à te plaindre de ton frère, tu devais t'adresser à nos tribunaux qui t'auraient rendu pleine justice, pourquoi ne l'as-tu pas fait ? » — « Je suis le maître. » — « Oui, tu es le maître, c'est entendu, reprend le colonel impatienté, mais tu as un Maître aussi ; que dit ton livre (le Coran) à ce propos ? » Ici le colonel lui cite le texte sacré. « Eh bien, je te le dis, au jour du jugement, ce crime pèsera lourd sur tes épaules ». Cette fois, le chef baisse la tête : « Tu as raison, colonel, mais alors je ne suis pas le maître... » et il sort tout pensif.

Aujourd'hui, le colonel désire régler à l'amiable un petit différend entre deux indigènes ; voici ce dont il s'agit : Un interprète a persuadé à un naïf qu'il pouvait lui faire obtenir, moyennant finance, certaine faveur de l'administration. Le noir lui a donné 25 francs, mais comme il n'a rien vu venir, il est allé se plaindre de cette escroquerie. L'interprète jure qu'il n'a rien reçu, et l'autre affirme le contraire.

« Ainsi, dit le colonel, tu as bien mis dans la main de l'interprète, 25 francs en pièces de cent sous, en argent ». « C'est faux », répond l'interprète, « il ne m'a rien donné ».

« Puisqu'il en est ainsi », dit le colonel, « en l'absence de témoins, il faut aller à Sidi ia ia. »

Sidi ia ia, était un vieux marabout, mort depuis longtemps ; il pratiquait toutes les vertus, entre autres celles-ci : il n'avait jamais menti.

On a élevé une mosquée sur son tombeau, au centre même de la ville. Cette mosquée a ceci de particulier : près de la porte d'entrée, se trouve un trou, placé à la hauteur d'un homme à genoux. Celui qui est soupçonné de mentir, passe la tête par le trou en disant : « Sidi ia ia, j'ai fait telle chose, fais connaître à tous, que je dis la vérité. » Si cela est, il ne se passe rien ; mais s'il a menti, Sidi ia ia sort de son tombeau et il tire, il tire jusqu'à ce que la tête lui reste dans les mains, et le corps du décapité tombe de l'autre côté.

On comprend qu'il faut être sûr de soi pour affronter la justice de Sidi ia ia.

« Partons », dit le colonel. « Je suis prêt », répond le nègre ; mais l'interprète déclare qu'il n'ira pas. « Je ne comprends pas, dit-il, que toi, colonel de l'armée française, tu puisses croire à de pareilles bourdes ; je méprise ces superstitions, je suis un homme civilisé, moi. »

« Tu es une crapule, dit le colonel ; dépêche-toi de rendre à ce pauvre garçon, l'argent que tu lui a pris, ou tu auras affaire à moi. »

Le lendemain, nous avons la visite d'un autre chef du désert. Celui-là est un Megdof, il dispose de 3.000 guerriers ; autrefois, lui et ceux de sa race, étaient de grands pillers de caravanes, maintenant il est notre allié et il protège, en notre nom, ceux qu'il avait l'habitude de piller..

Il est venu à Tombouctou, amenant avec lui 2.000 chameaux qui doivent servir au transport du sel. Tombouctou étant le grand marché de sel de toute l'Afrique Septentrionale, c'est dans cette ville que vient s'approvisionner toute l'Afrique intérieure, et cela de toute antiquité.

En effet, on a trouvé dans le désert des gisements de sel qui durent être exploités à l'époque de la préhistoire. La mine de sel la plus rapprochée se trouve à Taodéni, à trois semaines environ de Tombouctou. C'est en plein désert, c'est-à-dire qu'il faut transporter pour la nourriture des hommes d'énormes ballots de mil et de viande boucanée et de l'eau, en quantité suffisante, pour les chameaux et leurs conducteurs : on compte quatre litres par homme et par jour, et l'on sait que cette route est absolument dépourvue de puits jusqu'à Aravuan, où se trouve un puits de 40 mètres de profondeur en ciment armé.

Aravuan étant à douze jours de Taodéni, on peut juger de l'énorme quantité d'outres en cuir remplies d'eau, dont il faut charger les chameaux pour l'alimentation des hommes et des bêtes.

Taodéni est une petite bourgade de quatre cents habitants, qui tous s'occupent de l'extraction du sel. Le sel, ce précieux aliment, se trouve, pour ainsi dire, à ras du sol ; l'extraction en est très facile, car la couche protectrice, formée d'une terre assez tendre, n'a guère que deux mètres d'épaisseur.

Le sel vaut 15 sous la barre à Taodéni (la barre de sel est de 30 kilos) ; mais arrivée à Tombouctou, la même barre vaut 15 francs. Le prix du sel est considérablement augmenté à cause de la faible quantité que peut porter un chameau. En effet, la charge d'un chameau est de quatre barres, deux de chaque côté du bât, en tout 120 kg ; de plus, une partie des chameaux est utilisée pour le transport de l'eau.

Après Tombouctou, le prix de la barre de sel est encore plus élevé, il atteint 45 francs dans la boucle du Niger. En outre, il est nécessaire de faire escorter la caravane par une soixantaine d'hommes armés, montés sur un même nombre de méharis, afin de protéger la caravane des attaques des Touaregs pillards. Ces bandits du désert sont de prodigieux cavaliers qui font couramment 70 kilomètres par jour, alors que nos cavaliers, lancés à leur poursuite, n'en font guère que cinquante.

Il serait presque impossible de les atteindre dans le désert, immense mer de sable, s'ils ne laissaient quelques traces de leur rapide passage.

Bien menues sont ces traces, elles suffisent cependant : Ce sont les excréments de leurs chameaux, petits tas noirâtres, qui se détachent nettement sur le sable éclatant. Il faut voir, avec quelles attentions, les poursuivants se penchent sur l'infime petite crotte ; puis ils l'ouvrent pour en examiner l'intérieur. À première vue, ils reconnaissent la nature de l'herbage digéré par le chameau ; ils en déduisent le nom de l'oasis que vient de quitter l'animal, car la végétation diffère suivant que le puits qui forme l'oasis, est situé au Nord ou au Midi.

Fatalement on quitte un puits, pour aller à un autre marqué sur la carte, on sait donc immédiatement, vers quel endroit s'est dirigée la troupe poursuivie ².

Une troupe qui chemine dans le désert doit, de toute nécessité, arriver à un point d'eau avant que ses provisions ne soient épuisées, car il faut presque une journée pour que le chameau renouvelle sa provision d'eau intérieure, ces animaux buvant avec une extrême lenteur, ce qui lui permettra de ne pas boire pendant quatre ou cinq jours, et dans le même temps, on doit remplir les outres pour l'approvisionnement des hommes ; on peut donc espérer atteindre la troupe ennemie, au prochain puits, où elle devra faire un arrêt assez long.

Quels effroyables combats devront livrer les poursuivants, mourant de soif ! Ils se jetteront sur leurs ennemis occupés à boire.

Comme leur existence même dépend de la possession du puits, ils se feront tuer tous, jusqu'au dernier, plutôt que d'abandonner la place qu'ils ont les premiers occupée.

C'est ainsi que mourut le lieutenant Le Lorain, le 23 mai 1912 ; ses provisions d'eau étaient épuisées, il était en vue de l'oasis El Cattara, au nord de Tombouctou, mais la place était occupée par 150 ennemis : le lieutenant n'avait avec lui que 38 hommes et 60 goumiers. Mourant de soif, il n'hésite pas à engager le combat.

La vaillance de ses tirailleurs soudanais lui aurait probablement donné la victoire si les goumiers n'avaient fait volte-face du côté de l'ennemi.

La lutte continua disproportionnée.

Le chef fut tué, — un effroyable combat eut lieu sur son corps, que ses hommes ne voulaient pas abandonner à l'ennemi.

Un sous-officier prit le commandement, il ramena à Tombouctou le corps du lieutenant, escorté de 30 tirailleurs couverts de blessures.

L'administration française a pensé que pour se débarrasser des bandes errantes du désert, il suffisait d'occuper, de fortifier et de défendre tous les puits ; de la sorte, les bandits n'ayant point de moyen pratique pour renouveler leurs provisions d'eau, seraient forcés de disparaître ; ainsi serait résolue la question du brigandage au désert.

² Les excréments du chameau sont de la plus grande utilité au désert ; c'est le seul combustible, car on n'a ni bois ni charbon.



Nomades bérabers dans le désert au nord de Tombouctou

La matinée est fraîche, il n'y a guère que 30 degrés, je monte sur la terrasse du palais ; avec une longue vue j'explore le désert. C'est une étendue de dunes de sable toutes pareilles, semées de maigres petits arbustes ; je ne distingue rien de vivant... Si, pourtant ! bien loin, au nord, voilà quelques tentes, c'est un campement de nomades. L'envie me prend d'aller leur rendre visite. J'appelle mon boy et mais partons.

« Tu ne prends pas de chevaux », me dit mon boy.

« Non. il n'y en a que pour une heure à peine, je veux savoir comment on marche dans le désert. »

Après quelques minutes, je me repens de ma détermination, car on enfonce jusqu'aux genoux, et puis je ne sais plus où je vais : il est impossible de se diriger au milieu de ces monticules tous identiquement pareils et on a vite fait de se perdre.

Heureusement Abdula ³ a, comme tous les noirs, le sens de l'orientation ; il va vers le nord, infailliblement sans la moindre boussole ; par contre, il enfonce plus que moi dans le sable, car outre son poids, il porte, chevalet, boîte à couleurs, tableau, pliant,

« Pourquoi n'as-tu pas pris les chevaux ? », gémit-il à chaque pas.

Enfin nous voilà arrivés. Nous sommes en face de quatre tentes, en poils de chameau, teintées en brun foncé ; elles sont très basses ; pour y entrer, il faut se traîner sur les mains et sur les pieds. Je m'installe et je commence à peindre : une tente s'ouvre, il en sort une petite fille qui tire sur une chèvre, aussitôt je la fais poser, la mère sort à son tour et vient me regarder peindre ; puis il en vient d'autres, des vieux, des jeunes, avec des chèvres, des brebis, même des chameaux : tous se tiennent bien sagement derrière moi...

Mais il est onze heures, il est temps de rentrer. Tandis que je plie mon bagage de peintre, un vieux se détache du groupe : « Je suis le chef, dit-il, il est d'usage, lorsqu'on

³ Nom de mon domestique noir.

vient me voir, de me donner quelque argent comme cadeau. » Je lui réponds froidement :

« Il n'est pas d'usage, dans mon pays, de donner de l'argent à ceux qui ne font rien ; tu n'as rien fait pour moi, tu n'auras rien : mais la petite fille qui a posé pour moi aura une pièce blanche. » En effet, je sors de ma poche une pièce de 50 centimes que je donne à la petite fille, et je m'en vais bien tranquillement, suivi de mon boy.

Une heure après, j'étais de retour au palais de la Région, dont les abords étaient fort animés ; une nombreuse troupe de Touaregs assis sur le sable, avec leurs grandes lances fichées en terre, et leurs chameaux agenouillés près d'eux, attendait patiemment la fin de l'entrevue de leurs chefs avec le colonel.

Elle était pleine de gaieté, cette entrevue lorsque je suis entré ; le colonel faisait aux chefs les honneurs de sa porte vitrée, car il y a à Tombouctou, une porte vitrée, une seule, celle qui sépare le bureau du colonel de sa salle à manger.

Or, les chefs touaregs, qui n'avaient jamais vu de vitres de leur vie, se tenaient chacun d'un côté de la glace, ils se voyaient, ils s'approchaient, l'un en face de l'autre, sans pouvoir se toucher ; finalement, leurs gros nez s'écrasaient sur la vitre, en donnant à leur physionomie une expression fort réjouissante.

Mais ces sauvages n'avaient pas encore goûté à tous les bienfaits de la civilisation.

On les amena sous la douche ; le colonel tira brusquement la chaîne, et une pluie bienfaisante leur tomba dru sur la tête et les épaules, — (il faisait 46 degrés de chaleur), — ils riaient. les bons nomades, ils ne s'attendaient pas à voir tomber de l'eau. « Tu vois, dit froidement le colonel, « ce que peuvent faire les Français, nous faisons pleuvoir quand nous le voulons. »

C'est le soir sur la terrasse du palais ; la nuit est venue, mais la lune brille d'un éclat si vif, que toute lumière est inutile.

La vue s'étend sur toute la ville ; c'est une succession de terrasses qui s'allongent indéfiniment sous la lumière opaline.

L'air est doux, infiniment léger, et l'on respire à plein poumons après la dure journée, car dans l'après-midi, nous avons eu 40 degrés.

Cette nuit d'Afrique est une des plus belles du monde ; une espèce de gaze blanchâtre semble voiler toute chose ; sur chaque habitation, les indigènes enveloppés d'amples burnous, jouissent, comme nous, de cette heure divine.

.....

Mais les marches de l'escalier craquent, c'est une visite pour le colonel.

Un officier entre pour faire ses adieux à son chef : « Eh bien ! vous êtes prêt, vous partez demain capitaine ? », dit le colonel. « Quand aurons-nous de vos nouvelles ? »

— Dans une année.

Je sursaute..., le colonel m'explique que le capitaine doit aller dans le désert avec quelques Soudanais tirailleurs et quelques chameaux portant des vivres. Il s'agit d'occuper un poste lointain, un puits, d'y construire un blockhaus et de vivre là, sans aucune communication, privé des objets les plus nécessaires à un homme civilisé, couchant sur le sol, enveloppé simplement d'une couverture, n'ayant pas de livres pour se distraire, puisque tout ce qu'on emporterait d'inutile serait une charge nouvelle pour les chameaux, et on doit les employer uniquement, au transport des vivres et de l'eau pour la route.

Des vivres, il en faut pour tout le temps du séjour, puisque dans les sables il n'y a rien ; rien n'y pousse. Et cela doit durer de longs mois, car la distance est énorme, il faut plusieurs mois pour atteindre le point désigné.

Le lendemain c'est une autre caravane qui doit s'enfoncer dans les sables, c'est un sergent qui la commandera.

« Celui-là, me dit le colonel, n'aura même pas de l'eau potable à boire, car l'eau du puits dont il a la garde est tellement chargée de sels de magnésie, qu'elle est analogue

à l'eau de Janos. Vous pensez si cette purge perpétuelle lui arrangerait l'estomac ; mais cela ne l'empêchera pas de fortifier son poste de *ses propres mains*, car il n'emporte ni ciment, ni pelles, ni pioches, il devra faire sauter des rochers à la dynamite et, avec ses tirailleurs, il édifiera sa construction à bout de bras. Nous ne pouvons lui permettre de rien emporter, ce qui augmenterait les charges des chameaux dont le nombre est mesuré... Dans une année on ira voir ce qu'il est devenu... »

« Mais, mon colonel, vous devez avoir du mal à trouver des hommes pour faire un pareil métier? »

« Allons donc ! ils demandent tous à partir, je n'ai que l'embarras du choix. Vous avez dîné hier avec le lieutenant X... Eh bien ! dans quelques jours, cet homme si élégant de manières, qui paraît si raffiné qu'il semble toujours se mouvoir dans un salon de Paris, va s'enfoncer dans le désert, à la tête de quelques cavaliers, à la poursuite des chefs touaregs, dont nous devons nous débarrasser pour assurer la marche de nos caravanes de sel ».

Tous partent avec entrain, mais reviendront-ils ?...

J'ai tort de dire cela, je suis sûr de les revoir.

Ils triompheront de tout ; de la faim, de la soif, des coups de feu... Car ce sont des Français !...

La ville est complètement endormie, et la lune, au Zénith, enveloppe de sa blanche lumière le sommeil de ces héros.

LAURENT-GSELL.



Portrait de l'auteur



Le déjeuner des porteurs



En attendant le train (chemin de fer de Kayes au Niger)

BANDIAGARA



Le tribunal indigène de Bandiagara



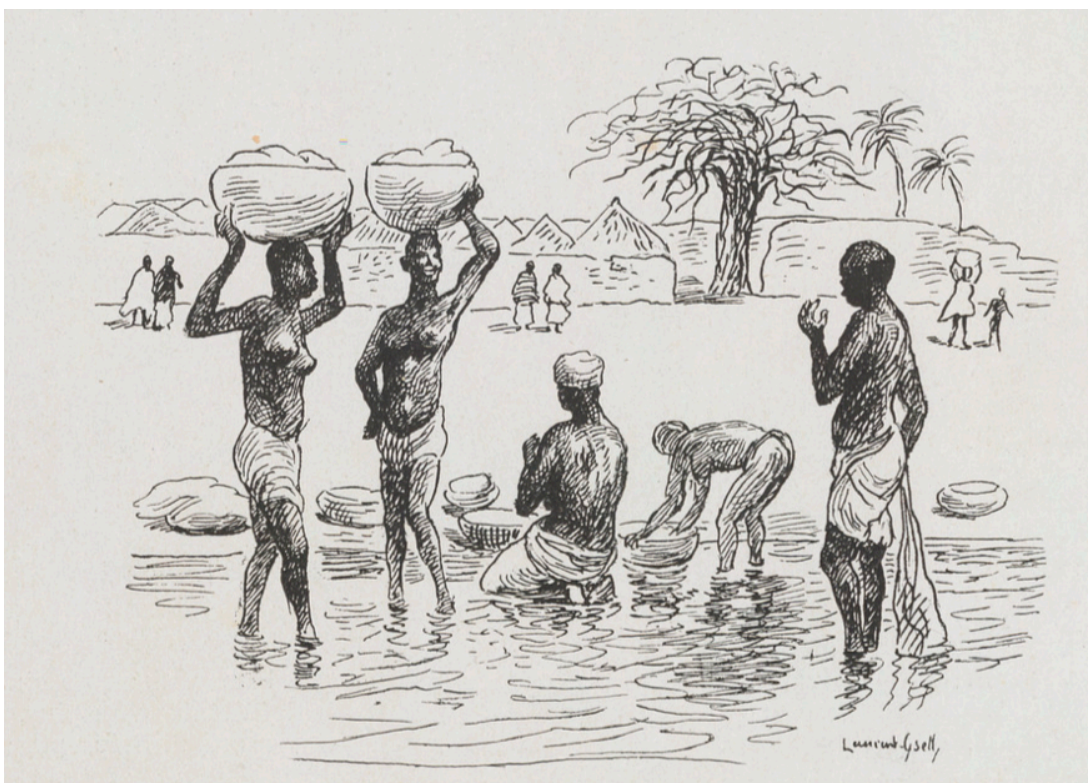
Le marché de Bandiagara



Au bord du Niger.



Femme du Niger



Laveuses au bord du Niger



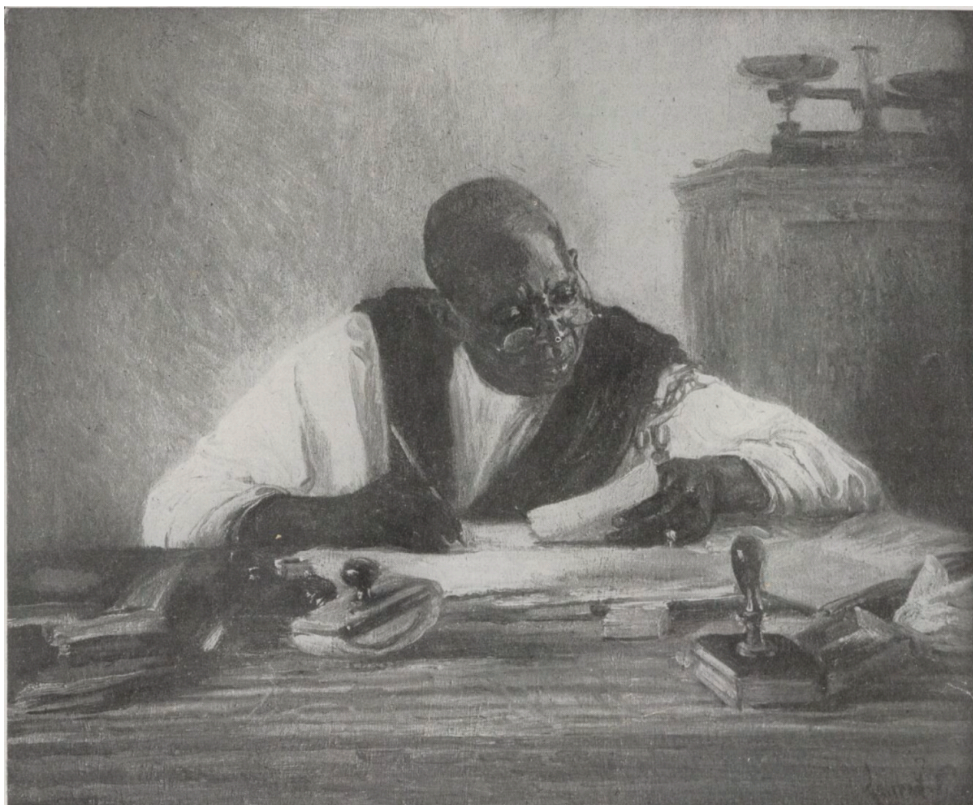
Musicien du Niger (1)



Musicien du Niger (2)



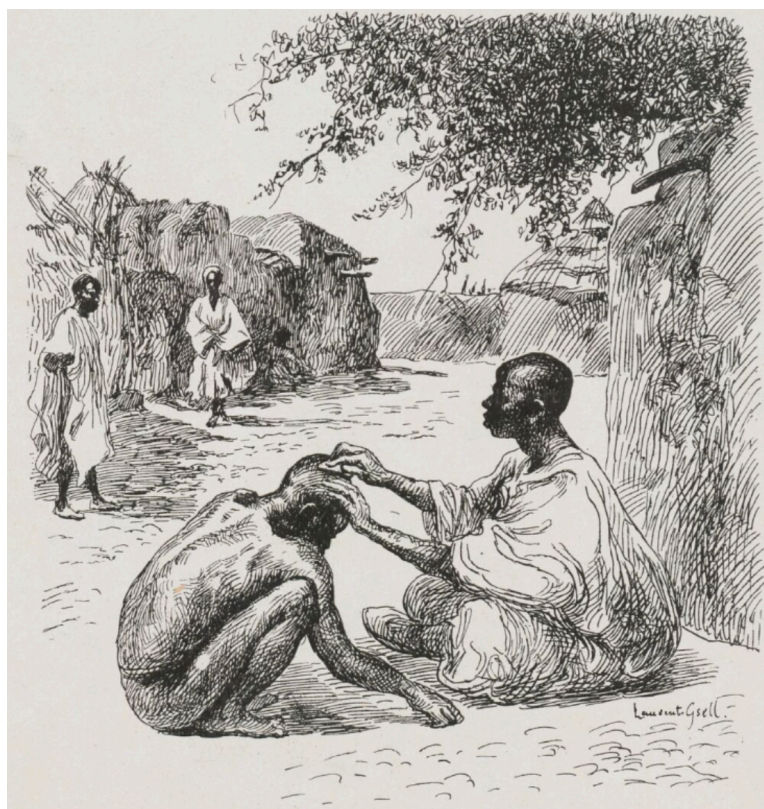
L'école coranique (Niger)



L'interprète principal Mahmadou Sébou de Djenné



Marigot de Dioubéla (Soudain)



Barbier au Soudan.



Un embarquement de coton à Mopti (Soudan)